

LA GENÈSE DE LA KABYLIE
AUX ORIGINES DE L’AFFIRMATION
BERBÈRE EN ALGÉRIE (1830-1962)

DU MÊME AUTEUR

Algérie, chroniques ciné-littéraires de deux guerres, (Barzakh, 2011).



L'auteur a bénéficié d'une bourse
du Centre national du livre (France)
pour la rédaction de cet ouvrage.

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information par courriel, à partir de notre site www.editionsladecouverte.fr, où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

ISBN 978-2-7071-9217-2

© Éditions Barzakh, Alger, 2015.
© Éditions La Découverte, Paris, 2016.

Yassine Tamlali

LA GENÈSE DE LA KABYLIE
AUX ORIGINES DE L’AFFIRMATION
BERBÈRE EN ALGÉRIE (1830-1962)

*Ouvrage publié avec le soutien de l’Institut
de recherche sur le Maghreb contemporain*

*Préface de Malika Rahal
Postface de Gilbert Meynier*

La Découverte

*À Dina Heshmat.
À la mémoire de mon père.*

REMERCIEMENTS

Mes vifs remerciements à Gilbert Meynier qui a aimablement accepté de relire les épreuves de cet ouvrage et m'a prodigué, sans compter, conseils et encouragements.

Je remercie mes amis Selma Hellal et Sofiane Hadjadj des Éditions Barzakh, qui ont cru en ce travail alors qu'il était à l'état de projet.

Je remercie Malika Rahal d'avoir accepté de rédiger la préface, apportant ainsi un éclairage subtil et original à ma recherche.

Je ne peux manquer de remercier ici Chafia Djemame pour les observations éclairantes qu'elle m'a faites après la lecture des dernières épreuves de cet ouvrage.

Je remercie, enfin :

- mes frères Tarek, Moncef et Élias, pour leurs encouragements multiformes,
- Samia Ammour pour son aide amicale,
- Omar Bouraba pour sa fraternelle disponibilité,
- et tous les ami(e)s et camarades avec qui les débats sur ce sujet ont été autant d'occasions de réflexions enrichissantes.

SOMMAIRE

PRÉFACE	13
PRÉAMBULE	21
PRÉSENTATION.....	27
ENTRE LES CONQUÊTES ISLAMO-ARABES ET L'OCCUPATION FRANÇAISE, LA SURVIE DIFFICILE DES LANGUES BERBÈRES.....	31
LES COMMUNAUTÉS BERBÈRES ALGÉRIENNES À LA VEILLE DE L'OCCUPATION FRANÇAISE.....	49
L'OCCUPATION FRANÇAISE : UN BOULEVERSEMENT SOCIO-ÉCONOMIQUE ET CULTUREL	59
L'OCCUPATION FRANÇAISE COMME AGENT D'INTÉGRATION DES RÉGIONS BERBÉROPHONES À UN NOUVEAU PAYS, L'ALGÉRIE ...	73
LA POLITIQUE BERBÈRE (KABYLE) DE LA FRANCE EN ALGÉRIE : MYTHES ET RÉALITÉS	85
LES ÉLITES INSTRUITES ALGÉRIENNES ET LA REDÉCOUVERTE DE LA « BERBÉRITÉ » DE L'AFRIQUE DU NORD	105
L'ÉMIGRATION EN FRANCE, CREUSET BERBÈRE DU PATRIOTISME ALGÉRIEN	121
L'EFFET BOOMERANG DE LA POLITIQUE FRANÇAISE EN KABYLIE ..	133
UNE « CRISE BERBÉRISTE » SANS BERBÉRISTES.....	161

1954-1962 : LIQUIDATION DES « BERBÉRISTES » ET POURSUITE DE LA MINORATION DU FAIT BERBÈRE	173
1954-1962 : LE PARTICULARISME AURÉSIEN À L'ÉPREUVE DU JACOBINISME DU FLN.....	185
1954-1962 : LA MAIN LOURDE JACOBINE DANS LES AURÈS-NEMEMCHAS.....	203
1954-1962 : DES PRÉSUMÉS CLIVAGES « ARABO-KABYLES » AU SEIN DU FLN-ALN	215
LA KABYLIE ET LES AURÈS EN 1954-1962 : DES DESTINS CROISÉS ...	231
EN GUISE D'ÉPILOGUE.....	241
POSTFACE.....	251
SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	277
SYSTÈME DE TRANSLITTÉRATION EMPLOYÉ POUR LES MOTS ARABES	293
GLOSSAIRE.....	295
LISTE DES SIGLES.....	299
INDEX DES NOMS.....	301

PRÉFACE

Malika Rahal*

L'ouvrage de Yassine Tamlali est remarquable dans le contexte de l'édition concernant l'histoire contemporaine de l'Algérie. L'auteur y propose une synthèse nouvelle sur une question ancienne, celle de l'affirmation berbère, synthèse dont la nouveauté réside dans l'approche constructiviste adoptée. La notion d'approche constructiviste désigne l'histoire des phénomènes qui nous paraissent les plus naturels, les plus anciens, les plus constants, pour comprendre comment ils sont nés et se sont transformés dans le temps. Lorsque ces phénomènes relèvent d'identités collectives – comme c'est le cas ici avec le fait berbère –, l'approche se révèle d'autant plus fructueuse : ce sont en effet ces phénomènes que nous « essentialisons » le plus volontiers, dont nous considérons facilement qu'ils sont l'essence de ce que nous sommes et dont nous résistons à voir qu'ils sont construits, parfois de toute pièce, pour répondre aux enjeux d'un moment précis. Les considérer comme naturels fait intégralement partie de leur capacité à s'imposer et à se perpétuer.

* Agrégée d'histoire, Malika Rahal est chercheuse à l'Institut d'Histoire du temps présent de Paris (CNRS). Spécialiste de l'histoire de la colonisation française en Algérie, elle a soutenu une thèse en 2007 intitulée « Histoire de l'UDMA de Ferhat Abbas ». Elle est l'auteur d'une remarquable biographie (Malika Rahal, *Ali Boumendjel, Une affaire française, une histoire algérienne*, Paris : Les Belles Lettres, 2010 / Alger : Barzakh, 2011), et anime un blog : <https://texturesdutemps.hypotheses.org/>

L'approche constructiviste a été largement développée dans les études concernant les nationalismes, et en particulier les nationalismes européens, à partir de travaux désormais classiques d'Eric Hobsbawm et de Terrence Ranger sur l'invention de la tradition¹. En leur temps, ces auteurs mirent ainsi en lumière des constructions historiques mythologiques sur lesquelles se basaient certains nationalismes, même les plus modernistes ou à prétention scientifique. Mais l'application de leur approche à l'histoire du Maghreb et du Moyen-Orient n'a pas encore été assez systématique pour empêcher les usages politiques de l'histoire les plus caricaturaux.

L'Algérie ne fait pas exception. En ce qui concerne le nationalisme, on sait bien combien il est difficile de discuter sur des bases scientifiques de l'existence de la nation dès avant la colonisation, comme si l'apparition finalement récente d'une nation, au cours du xx^e siècle, la disqualifiait, la rendait moins légitime. Par ailleurs, le discours (politique) sur l'histoire utilisé et manipulé d'abondance, avec des formes de discours particulièrement agressives, que certains chercheurs analysent comme le résultat de deux guerres – Guerre de libération nationale et guerre civile, qui furent toutes les deux des guerres contre les civils – marquent la façon dont on parle à la fois de la politique et de l'histoire. On voit ainsi régulièrement refleurir les accusations de trahison à l'égard d'acteurs de l'histoire, Messali Hadj étant celui qui en fait le plus fréquemment les frais. Discours virulents, anathèmes jetés à la tête de figures parfois disparues : tout se passe comme si le passé de la colonisation et de la guerre *était* le présent.

Dans ce livre, Yassine Tamlali se focalise donc sur un autre sujet brûlant de l'histoire et de la politique algérienne : « la construction de la Kabylie ». Le sujet est complexe : la Kabylie est tout à la fois référence culturelle, linguistique,

« identitaire » si l'on accepte ce terme au sens très flou, et pour certains peut-être, nationale.

Afin d'explorer la question de Kabylie à nouveau frais, Yassine Tamlali la replace dans un ensemble de références également construites au fil du temps : le nationalisme algérien d'une part, et l'affirmation berbère d'autre part, pour décrire le rapport qu'elle entretient avec l'une et l'autre. La mise en perspective de la Kabylie et de l'Aurès est de ce point de vue passionnante, avec la question sous-jacente de savoir pourquoi l'affirmation culturelle ou régionale chaouie ne semble pas avoir la même puissance que l'affirmation kabyle ? Et comment la seconde est devenue le fer de lance de l'affirmation berbère ?

Pour explorer ces relations entre affirmation(s) berbère(s), construction de la Kabylie et nationalisme algérien, il faut aborder certaines questions de façon parfois frontale et y répondre non pas du côté du discours politique mais du côté de l'histoire. L'auteur nous rappelle alors que le discours historien comme discours scientifique est infiniment plus complexe que les grandes simplifications nécessaires aux usages du passé dans le cadre de constructions nationalistes, régionales ou identitaires. L'occupation française a-t-elle pu être un agent d'intégration des régions berbérophones à l'Algérie ? A-t-elle homogénéisé la Kabylie ? La révolte de 1871 a-t-elle vraiment été une révolte kabyle ? Y a-t-il eu une « politique kabyle » de la France ? Ou bien, pour la période plus récente de la Guerre d'indépendance, y a-t-il eu, au sein du FLN, une guerre entre les « Arabes » et les « Kabyles » ?

Pour traiter de ces questions, Yassine Tamlali effectue un impressionnant travail de lecture critique des travaux antérieurs. Ici, la difficulté est double : d'une part, la science n'a jamais été indépendante du contexte politique, et même dans beaucoup de cas, comme l'ethnographie de la période française, elle était liée au pouvoir en place, quand elle n'était

pas elle-même un instrument de domination. Cela ne signifie pas qu'il faille rejeter les travaux anciens, mais que sans lecture critique, il est enfantin de les découper, les citer de façon utilitariste et d'en faire un usage politique immodéré. D'ailleurs, et c'est là la seconde difficulté, beaucoup de ces travaux anciens ont déjà été utilisés à différentes époques comme des raccourcis politiques prétendument légitimés par la science. C'est le cas du « mythe kabyle » de Charles-Robert Ageron, devenu – trop vite, comme le montre Yassine Tamlali – un slogan pour ceux qui veulent disqualifier la revendication culturelle kabyle au prétexte que la particularité de la Kabylie aurait été inventée par la puissance coloniale, au nom des conceptions raciales décrites par Ageron. Cette section consacrée par Yassine Tamlali au « mythe kabyle » est un parfait exemple de sa démarche : il s'agit de faire une lecture critique des auteurs les plus anciens (de Denis Diderot, pour son article sur les « Azuagues » dans *L'Encyclopédie*, à Émile Masqueray), de rediscuter précisément le sens du « mythe kabyle » tel qu'employé par Charles-Robert Ageron, tout en considérant également de façon critique les travaux les plus contemporains, ceux de Salem Chaker ou Maxime Ait Kaki, et la façon dont ces derniers ont utilisé les travaux plus anciens. Dès lors que ces lectures sont remises en contexte, la réalité historique retrouve de sa complexité.

Au-delà de ce seul exemple, Yassine Tamlali parvient à effeuiller la superposition des couches de savoirs sur la Kabylie, la nation algérienne et le monde berbère : savoir géographique et sociologique d'Ibn Khaldun, récits non-écrits du passé, savoirs ethnographiques, savoirs historiens ainsi que leurs utilisations pour constituer différentes strates de récit à usage politique fort : discours colonialistes, discours nationalistes, discours régionalistes. L'ouvrage répond ainsi à certains des usages politiques les plus outrés du passé, ceux des hommes politiques, des savants, mais aussi des hommes

et femmes qui apprennent l'histoire à l'école ou dans leurs familles, la lisent dans la presse, l'écrivent sur Facebook ou dans les commentaires de sites internet de journaux ou d'organisations politiques, dans des versions parfois caricaturales, simplificatrices et répondant manifestement aux exigences du débat du présent. Ici, la Kabylie ne fait pas exception : c'est de façon générale toute l'histoire contemporaine du pays qui fait l'objet d'appropriation populaire où la citation d'auteurs savants sert souvent à l'accusation et la condamnation des uns ou des autres et dont le contenu est souvent pauvre et simplificateur. Pour cela, il faut tout réexaminer, ne jamais suivre les intuitions puisque nos intuitions-mêmes sont historiquement construites. Ainsi lorsque l'auteur montre que la lutte menée par la puissance coloniale contre la langue arabe a conduit à l'affaiblissement de la langue kabyle.

Dès son préambule, Yassine Tamlali se livre à un exercice rare et donc précieux – exercice qualifié parfois d'*ego-histoire* –, dans lequel un auteur se fait l'historien de son propre parcours, non pour le plaisir de parler de soi, mais parce que ce parcours éclaire le travail². Les ouvrages les plus scientifiques portent sur des questions nouvelles que leur parcours rend les auteurs capables de poser, et auxquelles ils sont, du fait de leurs expériences, capables de répondre. Bien souvent, cette relation personnelle de l'auteur à son sujet est dissimulée, car considérée comme impure dans le monde de la science. Mais c'est en écrivant sa propre relation, éventuellement militante, avec son sujet de recherche, qu'on l'en libère le plus certainement pour produire une véritable histoire.

Yassine Tamlali nous livre donc une brève histoire militante, très contenue, où il évoque ce qui à mon sens aurait pu faire l'objet d'un autre livre et qui, je l'espère, fera un jour l'objet d'un entretien avec un(e) historien(ne) qui saurait l'utiliser pour écrire sur les formes de militantisme des années

1980. On y découvre un environnement familial « marginalement berbérophone » (version chaouïe) et, à l'université de Constantine, un « entre-deux inconfortable » pour l'auteur, qualifié par un détracteur d'« Arabe-défenseur-des-Kabyles » après qu'il a commencé à étudier le kabyle et est devenu sympathisant du MCB, le Mouvement culturel berbère. Le parcours, qui n'est pas nécessairement représentatif – mais quel parcours l'est ? – rappelle que c'est souvent depuis les positions marginales, l'entre-deux, les mondes du contact, que se posent les meilleures questions.

Mais au-delà de lui, ce prologue rappelle qu'il y a pour certains militants de la revendication culturelle berbère des années 1980, et même des années 2000, un désarroi face à la situation politique actuelle où la revendication culturelle (kabyle ou berbère) ne réussit pas plus que d'autres à être porteuse d'enthousiasme, d'espoir d'avenir, ni même de contenu politique riche. Dans les années 1980, la question de la culture berbère interrogeait bien au-delà des frontières de la Kabylie et des limites des groupes de parler kabyle ; elle contribuait à poser des questions qui s'adressaient à tous les Algériens et faisait écho à l'émergence d'autres revendications (le mouvement féministe par exemple), pour poser des questions de citoyenneté, de participation, d'autonomie dans un régime de parti unique. Aujourd'hui, les références au passé en général et en relation avec la Kabylie en particulier n'ont guère ce potentiel subversif. On y lit des simplifications à l'extrême du passé pour créer des lignes de fracture dans le présent. Yassine Temlali exprime clairement à la fois son engagement passé et sa désillusion dans le présent des discours sur l'identité : « En écrivant cette “pré-histoire” de l'affirmation politique berbère contemporaine en Algérie, j'entendais, en quelque sorte, fonder “scientifiquement” ma distance critique vis-à-vis des discours identitaristes sur la question berbère qu'ils soient berbéristes, kabylistes, arabistes ou islamistes. »

Sans doute sera-t-on frustré comme lecteur que les deux périodes, celle de l'ego-histoire et celle de l'histoire traitée par le livre ne se superposent pas : la recherche de Yassine Temlali s'arrête en 1962, succombant à la malédiction de l'histoire algérienne contemporaine. Mais cette coupure permet à la recherche de n'être pas soumise à l'exigence militante et de bénéficier de la distance nécessaire à la science. S'il y a une dimension à ce livre, c'est celle de vouloir réinjecter du fond dans des débats politiques présents qui en sont dramatiquement dénués, et de redonner aux discussions du savoir, entendu à la fois comme matière et comme distance critique.

NOTES

1. Eric Hobsbawm and Terence Ranger, eds., *L'invention de la tradition*, trans. Christine Vivier, édition revue et augmentée (Paris : Editions Amsterdam, 2012).
2. Pierre Nora, ed., *Essais d'ego-histoire* (Paris : Gallimard, 1987).

PRÉAMBULE

Une légende familiale fait des Tamlali, du clan des Sedrata habitant le piémont oriental des Aurès, les descendants arabisés des Béni Barbar, berbérophones de la vallée éponyme, au sud de la wilaya de Khenchela. Et comme il est de tradition en Algérie, à un mythe des origines répond toujours un autre : nos ancêtres seraient de purs Arabes venus du Djérid. Outre qu'elle assimile, curieusement, une région de la Tunisie toute proche à une province arabe, cette contre-légende se soucie peu d'expliquer la « berbérité » criante de notre patronyme.

Par le biais de « mariages mixtes », ma famille maternelle entretenait – et entretient toujours – des relations suivies avec le mont Chechar, qui sépare rigoureusement les Aurès des monts des Nememchas. La berbérophonie était ainsi, pour nous, une réalité vivante, non sans être quelquefois considérée, de manière négative, comme une survivance de temps reculés vouée à la disparition. Le « pays » des parents et alliés chaouis était décrit comme une masse de rocaille ingrate où ne peuvent survivre qu'« eux et leurs chèvres ». Il était désavantageusement comparé aux plaines situées au sud des Aurès, arides mais relativement plus « fertiles » – et qui le seraient davantage, répétait-on, si la maléfique Kahéna¹ n'en avait comblé les puits et empoisonné les points d'eau pour entraver la progression des armées de conquête arabes.

Jusqu'à 1987, le fait berbère se résumait pour moi à un récit légendaire controversé, à un environnement familial marginalement berbérophone et à un milieu plus large, dans ma ville natale, Biskra, où la pratique du chaoui n'était pas aussi étendue qu'aujourd'hui même si elle progressait au gré des migrations des montagnards auréssiens vers le sud. Au collège, les bruits et fureurs du Printemps berbère² d'avril 1980 nous étaient parvenus déformés par la propagande du parti unique. Les Kabyles, avais-je entendu dire le plus sérieusement du monde, ont mis le feu au drapeau algérien et veulent avoir le leur propre, vert et jaune, frappé du dessin d'une gigantesque olive.

C'est dans la seconde moitié des années 1980 qu'a eu lieu ma première découverte de la berbérophonie comme affirmation culturelle et politique. À l'université de Constantine, le mouvement étudiant indépendant auquel j'avais adhéré en tant que délégué du département de langue et de littérature françaises, comptait beaucoup de Kabyles. Grâce à quelques-uns d'entre eux, j'ai commencé à apprendre le kabyle et, surtout, à saisir la complexité du particularisme de la Kabylie. La pratique du kabyle n'en était que le signe extérieur et il recouvrait une spécificité politique manifeste, immédiatement sensible à travers la composante majoritairement kabyle de la Coordination autonome des étudiants qui se battait pour une représentation étudiante en dehors de l'Union nationale de la Jeunesse algérienne (UNJA), dominée par le FLN et infiltrée par les Frères musulmans.

Le Mouvement culturel berbère (MCB) était, à la fin des années 1980, un acteur majeur de l'opposition et il ne manquait pas de passerelles entre ses multiples réseaux et ceux du mouvement étudiant indépendant, avec lequel il partageait les mêmes revendications démocratiques. Délégué syndical de ma promotion et militant depuis 1987 d'une organisation clandestine d'extrême gauche qui préconisait l'officialisation du « tamazight », je suis devenu, tout naturellement, un

« militant de la cause amazighe ». C'est en tant que membre du conseil national du Syndicat national des étudiants algériens, autonome et démocratique (SNEA-AD) que j'ai assisté au deuxième séminaire du MCB, tenu à Tizi Ouzou en juillet 1989. Si mes souvenirs sont exacts, nous étions, feu Redouane Osmane – alors membre, lui aussi, de la direction de ce syndicat – et moi, les seuls participants non berbérophones. Quelques mois plus tôt, Redouane Osmane avait fait partie d'une délégation étudiante qui s'était rendue au chevet de Matoub Lounès, hospitalisé à Bab-el-Oued après avoir reçu une rafale de Kalachnikov tirée par un gendarme, en Kabylie, le 8 octobre 1988. Le jour où j'ai appris que le chanteur kabyle avait décrit ce gendarme, dans une chanson devenue célèbre, sous les traits d'un « Arabe fourbe », je me suis bien souvenu de cette visite à l'hôpital Maillot. L'ethnisation d'un acte criminel – qui avait eu lieu le lendemain de la mort, à Alger et ailleurs, de centaines de jeunes « Arabes » et « Berbères » sous les balles de policiers et de militaires eux aussi « arabes » et « berbères » – avait de quoi surprendre. J'ai appris avec le temps à prendre ces expressions d'arabophobie – très rares, il faut le souligner –, pour ce qu'elles étaient : les fruits amers de l'oppression culturelle et linguistique. Quelques années plus tard, Matoub Lounès allait se racheter à mes yeux en composant un bel hymne à un chef « arabe » du FLN historique, Mohamed Boudiaf.

En tant que sympathisant du MCB, j'étais dans un entre-deux inconfortable. « Et voilà que maintenant vous avez honte de vos origines ! », nous a dit un jour, à une amie (Djemâa Maâzouzi) et à moi, un militant islamiste, avec qui nous avions eu une discussion animée en marge d'une exposition sur l'histoire berbère organisée dans le hall du Bloc des Lettres, à l'Université de Constantine. Ce descendant des Kutâma – il venait de Jijel – était persuadé que nous étions deux Kabyles honteux : il ne pouvait concevoir que des « Arabes » pussent

prendre la défense des « Qbâyel ». Quelques heures plus tôt, des organisateurs de l'exposition, des membres d'un collectif étudiant du nom d'Iswi, nous toisaient avec une suspicion à peine contenue, se demandant sans doute quelle était la raison de notre présence dans « leur » activité, nous qui ne voulions pas de culte ardent aux Aguellids numides.

Tout au long des années 1990 et 2000, grâce à mon insertion professionnelle dans la presse, à mon appartenance politique à la gauche algérienne et, enfin, à une insertion académique – bien plus intermittente – dans le champ des études sociolinguistiques, j'ai pu enrichir ma connaissance de l'affirmation berbère en Algérie. En tant que journaliste, mes contacts dans le MCB et les milieux syndicaux en Kabylie m'ont permis de suivre de près les développements de la situation dans cette région, de la fracture irréparable entre FFS et RCD au début des années 1990, à l'essor électoral des partis issus de l'ancien parti unique à la fin des années 2000 sur fond d'opérations d'achat de clientèles pour le compte du régime ; en passant par tant d'événements marquants, parfois tragiques : la grève du cartable de 1994-1995, couronnée par l'introduction du « tamazight » dans l'enseignement général, l'enlèvement, en septembre 1994, de Matoub Lounès, l'intifada qui a suivi son assassinat en 1998, la révolte du Printemps noir en 2001, l'élévation du « tamazight » au rang de langue nationale en 2002, le développement du courant autonomiste...

Durant ces deux décennies et jusqu'à aujourd'hui, j'ai pu observer que plus le champ politique se refermait, plus les discours militants favorables à la revendication berbère, ceux tenus au sein des partis de gauche compris, étaient hantés par l'identitarisme qui, dans un contexte de faillite des partis dits « démocrates » et de faiblesse de la gauche, devait évoluer plus tard vers l'autonomisme, voire une revendication d'autodétermination de la Kabylie. À contre-courant des textes fondateurs du MCB – ceux de la Conférence de Yakourène, en août 1980 – ces discours évoquent souvent

la culture amazighe comme une essence pure qui aurait traversé les siècles sans subir d'altération. À l'exemple des discours arabistes et islamistes, ils font un usage sélectif de l'histoire, l'asservissant à une cause qui, forte de l'adhésion de larges masses, n'en a nul besoin. Là où les mythes fondateurs arabo-islamiques posent l'homogénéité quasi idéale, sous la bannière de l'islam, des communautés algériennes pré-coloniales, l'autonomie des régions berbérophones est lourdement soulignée quand elle n'est pas assimilée à une indépendance pleine et entière. Et par opposition à la stigmatisation par le PPA-MTLD du courant berbéro-nationaliste comme le vulgaire produit de manœuvres colonialistes, ses adversaires sont présentés comme des arabistes déguisés, œuvrant à la dissolution de la nation algérienne dans une nation arabe nébuleuse.

En écrivant cette « pré-histoire » de l'affirmation berbère contemporaine en Algérie, j'entendais, en quelque sorte, fonder « scientifiquement » ma distance critique vis-à-vis des discours identitaristes sur la question berbère qu'ils soient berbéristes, kabylistes, arabistes ou islamistes. Au plan intellectuel, le défi était double. Il consistait, d'une part, à passer d'observations parcellaires, subissant la contrainte de l'urgence qui caractérise le métier de journaliste, à un essai global et documenté sur les origines de la configuration actuelle du champ de la revendication berbère, notamment son confinement dans un foyer principal kabyle. D'autre part, il s'agissait de lancer, à travers une recherche d'ordre historique, une mise en garde contre un danger tout à fait imminent : l'éclatement de l'histoire algérienne en une multitude de récits fondateurs ethniques qui ranimeraient les susceptibilités inter-communautaires antérieures à l'Indépendance.

Examiner le passé avec lucidité peut nous aider à aller de l'avant mais l'appréhender à la lumière aveuglante du présent menace de nous ramener à ces temps révolus où nous

formions une mosaïque de communautés dominées par des puissances extérieures. C'est là probablement un truisme. Il n'en mérite pas moins d'être énoncé à un moment où pour nombre d'acteurs politiques, l'histoire est un miroir magique, dans lequel on se regarde avec dévotion pour voir ressusciter de splendides et exemplaires ancêtres.

NOTES

1. Reine berbère des Aurès qui a combattu les envahisseurs arabes au XII^e siècle. « Kahéna » signifie « prêtresse » en arabe.
2. Soulèvement populaire en Kabylie déclenché par l'annulation d'une conférence sur la poésie berbère ancienne que devait donner à Tizi Ouzou l'écrivain Mouloud Mammeri.